

Le théâtre sous les mots

Denis Lavalou

Numéro 166 (1), 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87931ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavalou, D. (2018). Le théâtre sous les mots. *Jeu*, (166), 57–59.

LE THÉÂTRE SOUS LES MOTS

L'auteur a frappé juste et fort avec son plus récent spectacle, *Un si gentil garçon*, inspiré du roman de l'Espagnol Javier Gutiérrez. Il rend compte ici de cette rencontre inusitée avec un texte percutant et du chemin pour amener celui-ci jusqu'à la scène.

Denis Lavalou



Un si gentil garçon, d'après le roman de Javier Gutiérrez, adapté et mis en scène par Denis Lavalou (coproduction Théâtre Complice, les Célébrants et Théâtre du Grütli), présenté à l'Usine C en novembre 2017. Sur la photo : Manon De Pauw et Inès Talbi. © Robert Etcheverry

Ne pas savoir, chercher sans chercher vraiment, errer, se laisser porter, mais ne pas savoir. Il y a dans la forme écrite d'une pièce de théâtre quelque chose d'achevé, de déjà touché, éprouvé, quelque chose de fini, de presque révolu, qui ne m'attire pas. Et pourtant, il y a des tas de pièces que j'aime et aimerais passionnément monter, mais quand je suis en quête d'un nouveau projet personnel –j'entends par là d'un projet à écrire, à mettre en scène et à produire, éventuellement même à jouer–, ce ne sont pas des pièces que je cherche, que j'ai envie de lire. En fait, c'est tout sauf du théâtre. Le théâtre, je veux le humer, le flairer comme un limier, le renifler, le sentir quelque part derrière ce qui n'en est pas –mais qu'est-ce qui n'est pas théâtre dans la vie des êtres humains?...– ou alors, derrière ce qui n'en a pas l'apparence. Je veux le construire, de A à Z, l'inventer ou le révéler, le mettre au jour, le faire surgir de dessous la littérature, de dessous l'écrit sous n'importe quelle forme. Voilà. Une matière m'interpelle et je vais la creuser jusqu'à parvenir à en faire un spectacle.

Peut-être aussi que mes études universitaires¹, menées en parallèle avec ma formation d'acteur, m'encouragent à chercher non seulement des pièces, mais des territoires entiers à explorer : ainsi, toute l'œuvre traduite d'Henry David Thoreau pour le spectacle *Les Hivers de grâce* en 2013, ou ce prochain, que je ne nomme pas encore, pour lequel je vais plonger dans l'Europe tumultueuse et malade de Dieu du 16^e siècle.

Donc, au départ, le hasard d'une quête sans but, un simple désir de livre. Le hasard d'un ouvrage tiré d'un rayon mal rangé d'une minuscule librairie surencombrée de Privas en Ardèche (France) où je suis en tournée. Pourquoi cette étagère plutôt qu'une autre ? Le geste premier ne s'explique pas, mais un

1. Je suis détenteur d'une maîtrise de Lettres modernes sur le théâtre de l'Unesco et de deux certificats en stylistique des genres littéraires (Paris IV - Sorbonne, 1982).



Un si gentil garçon, d'après le roman de Javier Gutiérrez, adapté et mis en scène par Denis Lavalou (coproduction Théâtre Complice, les Célébrants et Théâtre du Grütli), présenté à l'Usine C en novembre 2017. Sur la photo : Cédric Dorier et Joëlle Fontannaz. © Robert Etcheverry

titre est en vue qui m'intrigue : *Un si gentil garçon*, on sent tout de suite un malaise, peut-être une ironie, un second degré –intéressant. Je m'interroge, je suis intrigué, je regarde. Javier Gutiérrez, je ne connais pas. «Auteur espagnol contemporain», dit le dos du livre. C'est bien, j'aime ne pas connaître. Je ferai connaissance. Quoi d'autre ? La photo en noir et blanc d'un visage de jeune homme éclairé par dessous, qui lui donne un air à la fois diabolique et complètement perdu. L'image est trop étrange pour que je ne m'y arrête pas. Ensuite, il y a la quatrième de couverture, plus ou moins déterminante (plutôt moins que plus, je me méfie des résumés). Il y a surtout la page lue. Le livre ouvert au hasard –toujours le hasard, dont certains diront qu'il n'en est pas un... Et là, très vite je sais si je lâche ou si je tiens. Langue, construction, personnages, bribes de dialogues– quelque chose mord, a mordu. Il y a quelque chose de ferré, que j'ai ferré ou qui m'a ferré –je ne sais jamais si je suis le pêcheur ou le poisson dans cette histoire–, et ça tient, ça résiste. Je sens que non seulement l'hameçon est dans la gueule, mais qu'il est rentré dans les chairs et qu'il n'en ressortira pas de sitôt. Je dois y voir. Aller plus loin. J'ai acheté le livre, l'ai ramené à mon hôtel, l'ai lu –dévorer– en moins de trois heures.

Ce que je sens à la première lecture, c'est l'oralité possible. Cette confession schizophrénique d'un criminel rongé par sa culpabilité qui se raconte au *tu* et non au *je*

constitue un plat de choix pour le théâtre, un jeu de langue et d'esprit de plus en plus intéressant, sur fond de fait divers qui me connecte immédiatement à la réalité d'un grave phénomène de société de plus en plus présent dans les médias : la «culture» du viol dans les universités. Nous étions en 2014, je me suis dit que c'était un bon moyen de sortir le problème des médias et de travailler à sensibiliser les jeunes autrement. Je ne me doutais pas que l'actualité de 2017 allait décupler la pertinence du propos... Mais l'histoire –ce chemin de croix brutal et chaotique du protagoniste, malmené par sa conscience et confronté par ses victimes jusqu'à l'aveu de ses crimes– m'intéresse, m'interpelle, me heurte, me touche.

Très vite donc, je me rends compte que j'entends, que je vois quelque chose. Je sens une langue proche de la mienne ou que je vais pouvoir faire mienne, cette syntaxe brève, saccadée, que je sais pouvoir rendre plus elliptique encore. Je vois que la matière est riche, dense, complexe, que l'écrit fait surgir des images, des sons, des répliques, de la musique. La musique, justement, omniprésente dans l'œuvre de Gutiérrez. Le rock alternatif des années 90. J'ai su tout de suite qu'elle jouerait un rôle majeur dans le spectacle en devenir.

Mais pour qu'advienne ce spectacle, il me faut les droits d'adaptation. Le tournant de 2014 voit le début du travail de production

Un si gentil garçon, d'après le roman de Javier Gutiérrez, adapté et mis en scène par Denis Lavalou (coproduction Théâtre Complice, les Célébrants et Théâtre du Grütli), présenté à l'Usine C en novembre 2017. Sur la photo : Inès Talbi et les musiciens Daniel Baillargeon, William Côté et Jérémie Roy. © Robert Etcheverry



avec son inévitable cortège d'incertitudes et son ingratitude de chaque instant pour le créateur que je suis... Le roman, publié en Espagne en 2012, a été traduit par Isabelle Gugnion en 2013 pour les éditions Autrement. Je contacte d'abord la SACD, qui me renvoie aux éditions Autrement, qui me renvoie à Flammarion, qui me renvoie à l'agence littéraire espagnole de l'auteur. Bon, patience, patience... Javier Gutiérrez, je ne le connais pas plus ni mieux aujourd'hui que le spectacle est créé. Depuis quatre ans, je n'ai été en contact qu'avec son agente, Txell Torrent, par écrit et en anglais. Je soupçonne donc qu'il ne parle ni anglais ni français, et je ne parle pas espagnol. Qu'importe; dès le premier échange de courriels, c'est l'enthousiasme –l'auteur est ravi que quelqu'un veuille s'emparer de son roman pour faire œuvre théâtrale. L'étonnement sans doute. Quel est ce fou qui veut présenter au théâtre une histoire aussi noire?... On me parle vite d'argent, je réponds que je n'en ai

pas pour l'instant pour acheter les droits exclusifs. Je ne m'en inquiète pas trop. Trois ans plus tard, je reviens à la charge avec les premiers paramètres de financement et de diffusion. L'enthousiasme est intact. Il y a eu surprise sans doute: tiens? il a tenu son bout! Eh oui, je suis tenace! Je n'aurai pas de réponse à ma demande d'un mot d'intention de l'auteur pour le programme de soirée. Déception, mais qu'importe. La grande rencontre se fera à Lausanne lors de la diffusion suisse du spectacle en mars 2018. De l'aveu de la directrice du programme d'espagnol à l'Université de Lausanne, devenue son intercesseur, l'auteur est dans une grande impatience de voir le spectacle. On peut donc dire qu'il m'aura réellement laissé carte blanche.

Au final, j'ai fait le spectacle que je désirais faire, je suis parvenu à bien équilibrer les trois disciplines convoquées –texte, images et musique– pour que le projet scénique soit

un vrai choc pour les spectateurs, autant que le roman en a été un pour moi. Reste que dix représentations programmées, c'est bien trop peu pour drainer tout le public potentiel d'un tel spectacle. Reste que la frilosité des professeurs, que le manque de ressources humaines ne m'auront pas permis d'atteindre mon but en matière de sensibilisation des jeunes au danger de dérapages incontrôlés, dont les conséquences sont incalculables, lors de soirées festives. Mais cela, c'est une tout autre histoire... ●

Directeur artistique du Théâtre Complice, à Montréal, depuis plus de 30 ans, **Denis Lavalou** embrasse avec rigueur et passion toutes les disciplines de la création théâtrale, de l'écriture à la production en passant par la dramaturgie, la mise en scène, la scénographie et l'interprétation.